

Comme une branche de laquelle un oiseau s'est envolé

Photographies et textes
Adeline Praud



DOSSIER DE DIFFUSION
une exposition et un livre paru en 2023



Comme une branche de laquelle un oiseau s'est envolé

- 1 - Résumé du projet
- 2 - Éléments d'intention
- 3 - Extraits du projet
- 4 - Interview de Adeline Praud
- 5 - Vues d'exposition
- 6 - L'édition
- 7 - Éléments biographiques
- 8 - Partenaires
- 9 - Prolongements
bibliographiques

1 - Résumé du projet

Comme une branche de laquelle un oiseau s'est envolé est le fruit d'un travail que la photographe Adeline Praud a mené dans le cadre d'une résidence de création portée par Le Carré d'Art.

Durant sept mois, elle est allée à la rencontre des patient.es du centre hospitalier psychiatrique de la Ville de Rennes.

Ces rencontres ont nourri sa réflexion et ont donné vie à ce projet. Elles ont d'abord pris la forme de longs entretiens qui ont permis à la photographe d'ancrer sa recherche au plus près de la réalité des personnes concernées.

Petit à petit, les échanges se sont faits moins longs et plus légers, les mots faisant place la photographie.

Construit à partir de l'expérience des patient.es et de leur désir commun de bousculer les imaginaires sur les troubles psychiatriques, ce travail invite au dialogue les personnes concernées et la société.

Il est composé de deux corpus d'images qui permettent à la photographe de développer deux approches narratives complémentaires, l'un des corpus dialoguant avec des extraits d'entretiens.

2 - Éléments d'intention

Qu'est-ce que la photographie et la santé mentale ont à faire ensemble ?

Il me semble que leur principal point commun se situe autour des enjeux de la représentation. L'image, qu'elle soit fixe ou en mouvement, qu'elle émerge de la pop culture ou dans le champ des arts visuels, contribue largement à la construction des représentations. De son côté, la psychiatrie souffre de représentations datées qui manquent de nuance, et qui, selon moi, ne reflète pas la réalité de la psychiatrie en 2023.

Comment contribuer à un changement des représentations ?

À cette question, la réponse des patient.es avec lequel.les j'ai travaillé est sans équivoque : « *Il faut nous montrer ! Il faut nous écouter.* » Déconstruire l'image du fou. S'éloigner de la crise pour représenter l'après-crise, le parcours de rétablissement. Finalement, développer une esthétique de la banalité, s'éloigner du sensationnel, suivre les récits et les signes du rétablissement, écouter les singularités des parcours et travailler avec les personnalités des patient.es.

2 - Éléments d'intention (*suite*)

La maladie n'écrase jamais tout. À côté, autour, parmi, la personnalité reste, et c'est avec elle que les soignant.es travaillent, principalement.

À propos des différents corpus.

Ce projet a pour enjeu premier de contrer l'essentialisation des troubles psychiques, qui émergent à la croisée de l'histoire intime des personnes et de leur environnement, que l'on peut aussi nommer société. J'ai réalisé ce travail dans le parc de l'hôpital. Ce parc est ouvert sur la cité, il est accessible à tout le monde. Il constitue une zone tampon entre l'unité fermée et la cité, un espace de transition propice au rétablissement. Dans ce parc, j'ai construit un dialogue entre le minéral et le végétal. Celui-ci rend compte de l'austérité des lieux, mais aussi de la vie qui y pousse toujours.

Le corpus principal réalisé au moyen format argentique est composé de trois sous-corpus : *Intériorité* (les portraits), *Extériorité* (les paysages et détails), *Ombre* (les images en noir et blanc). L'ensemble dialogue et crée une sorte de fiction autour d'états d'être variables, tour à tour banals ou inquiétants, sombres ou lumineux. Autour des êtres,

la maladie ou les traumas gravitent. Ils menacent l'équilibre et le rétablissement durable. Ils suggèrent la dimension systémique du trouble psychique.

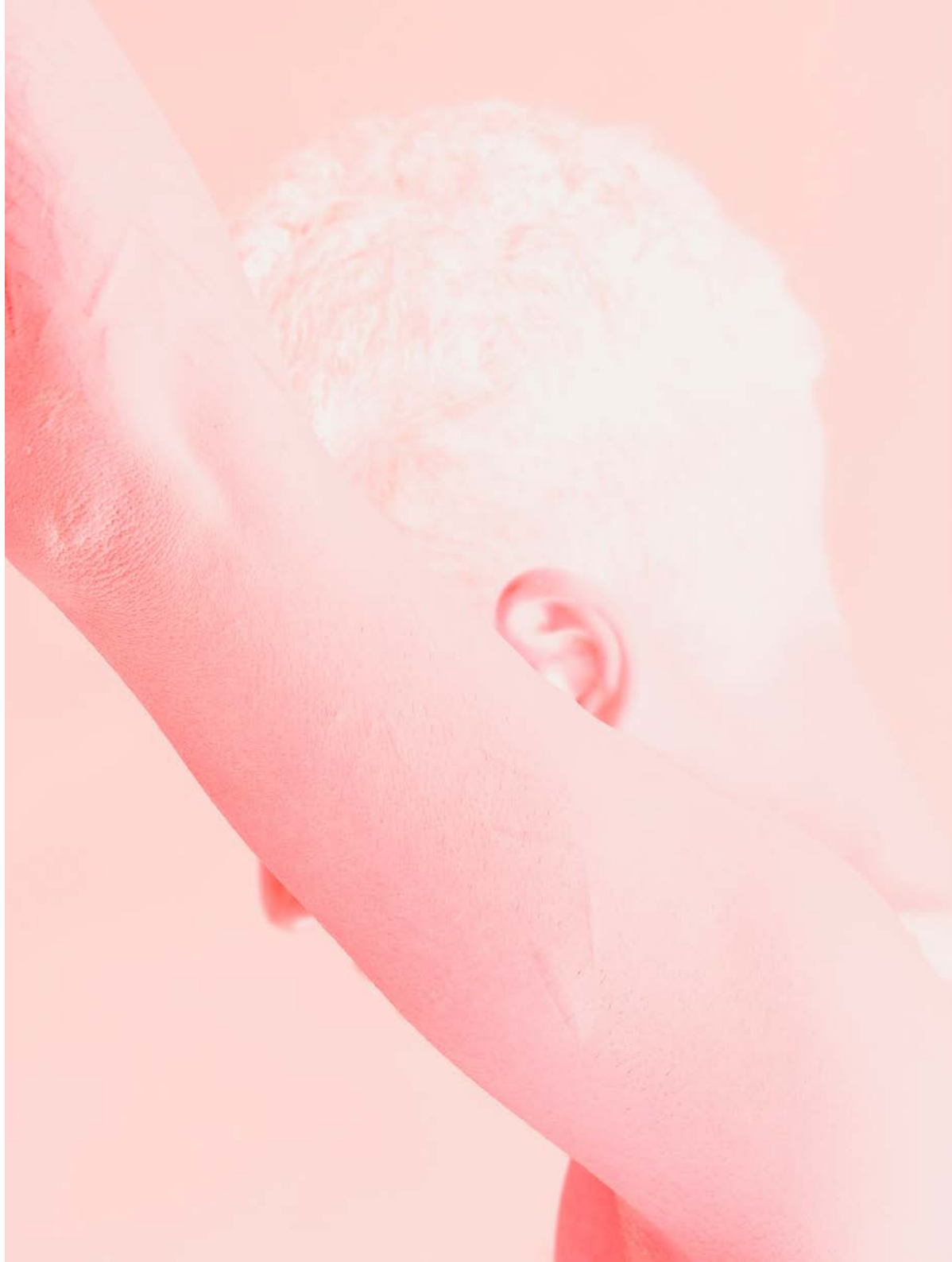
Un second corpus réalisé au moyen format numérique s'intitule *Lumière*. Il puise ses références dans l'image scientifique. Les extraits titrés des témoignages qui accompagnent cette série abstraite montrent, définitivement, que l'intime est bel et bien politique et que les enjeux de santé mentale sont intrinsèquement liés à l'ensemble des violences systémiques dont notre société est pétrie.

3 - Extraits du projet











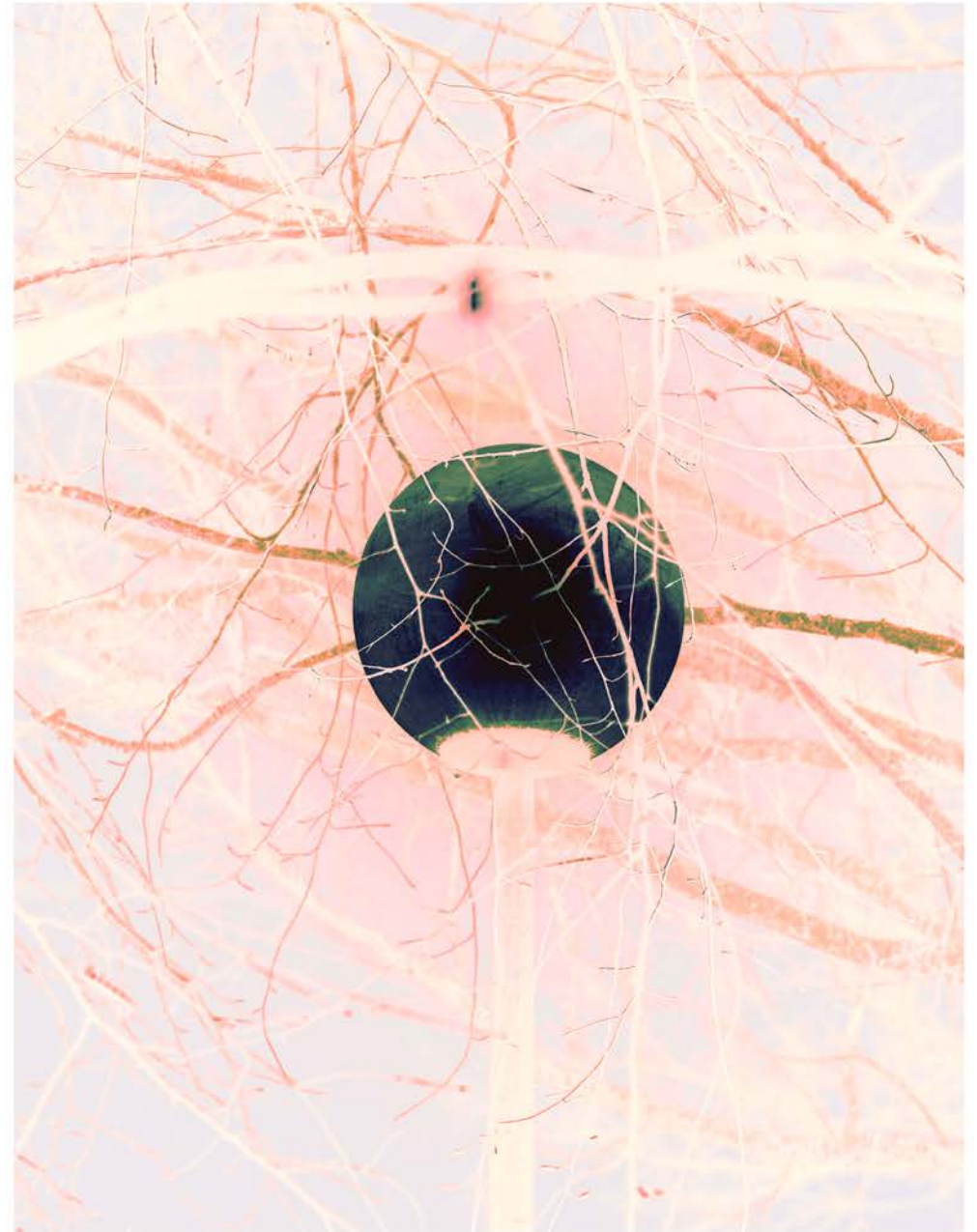






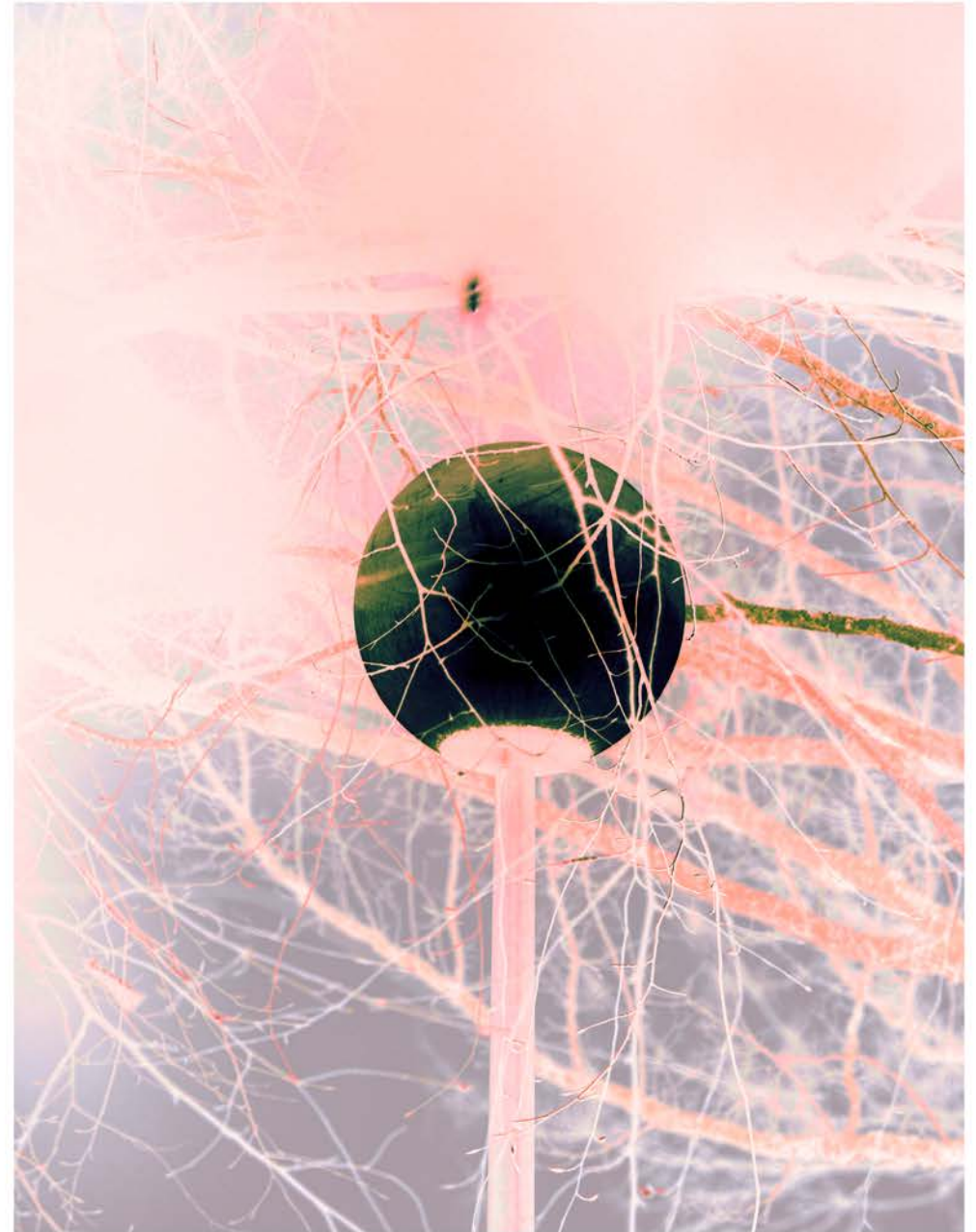
LA CRÉATIVITÉ

Je ne porte plus ma schizophrénie comme un secret, comme un fardeau. Certes mon cerveau fonctionne différemment de celui des autres, mais cela ne veut pas dire qu'il est malade. Personnellement, j'ai été très active dans mon rétablissement. J'ai participé à plein de groupes de développement personnel. Je m'appuie aujourd'hui sur une multitude de ressources. Mon avis, c'est que tu ne peux pas te contenter de ce qu'on te donne à l'hôpital. Ce n'est pas pour le dénigrer, mais si tu veux t'en sortir, il faut aller chercher ailleurs. Le traitement ne suffit pas. Et puis, de toute façon, il faut avoir les nerfs solides pour ne pas devenir fou à l'HP !



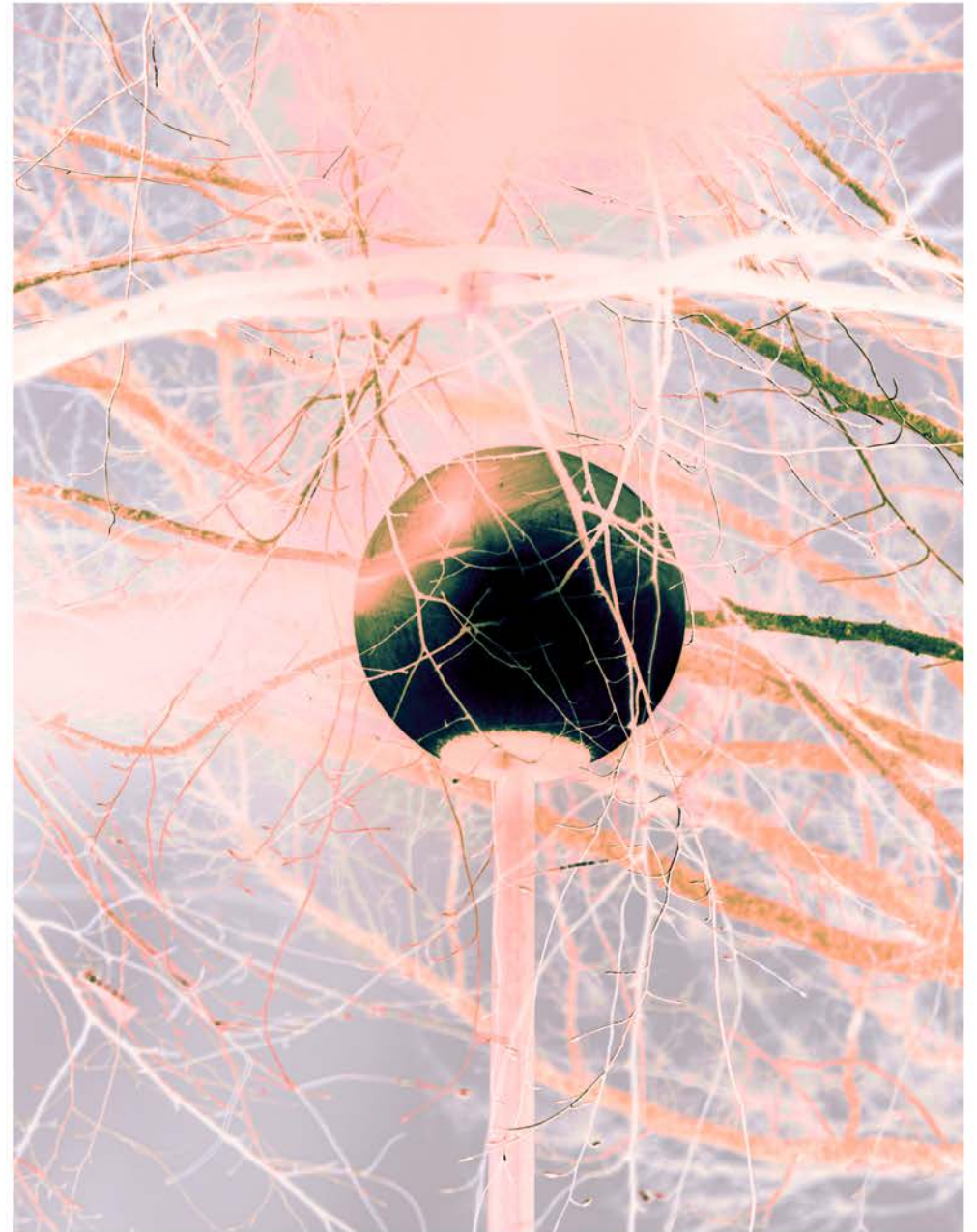
LE SOMMEIL

C'était quelques mois avant la naissance de ma fille. Sa mère était enceinte, et moi, j'avais progressivement perdu le sommeil. Lorsque c'est arrivé, cela faisait plusieurs mois que je ne dormais plus. J'avais commencé à avoir des hallucinations dues au manque de sommeil. J'ai alors fini à l'hôpital. On m'a mis dans une sorte de cachot. J'ai été attaché et on m'a administré des calmants. Aujourd'hui, je peux dire que je suis allé en prison. Cette pièce, ces conditions... ça ne ressemblait pas à l'hôpital. C'était la prison !



LA CHUTE

J'ai mené une vie normale jusqu'à mes 21 ans. J'étais une personne sociable, un grand sportif. J'étudiais à Polytechnique. Puis, j'ai commencé à vivre avec la peur au ventre, à me sentir vulnérable, tout le temps. J'aimerais pouvoir travailler, car je sais que cela m'aiderait à me sentir mieux. Le problème c'est que j'ai besoin d'être rassuré en permanence. Je n'ai aucune tolérance psychique et physique au stress. Je me sens comme un château de cartes prêt à s'effondrer.



4 - Interview de Adeline Praud

> Quel est le point de départ de ce projet ?

Il y a quatre ans, j'ai moi-même eu à faire à la psychiatrie, même si je n'ai pas été hospitalisée. Après des années d'errance médicale, j'ai pu recevoir un diagnostic. Ce dernier a été le point de départ vers une forme de rétablissement, ce qui dans le champ de la santé mentale équivaut à apprendre à vivre avec son trouble. Au printemps 2021, j'ai contacté François Boucard, le responsable du Carré d'Art pour lui proposer ce projet.

> Comment ce projet s'est-il construit ?

Au printemps 2022, j'ai fait beaucoup de recherches sur la santé mentale. J'ai lu des romans, des essais, des BD. J'ai écouté des documentaires radiophoniques, regardé des films de fiction et des documentaires. Je suis aussi allée à la rencontre d'associations qui travaillent dans ce domaine : GEM – Groupe d'Entraide Mutuelle, Club House. J'ai aussi regardé ce qui avait été fait par les photographes sur cette thématique. Je tiens d'ailleurs à citer un travail que je trouve remarquable, celui de Jean-Robert Dantou - *Les murs ne parlent pas*. En deux mots, je baignais dans le sujet lorsque je suis arrivée à l'hôpital Guillaume Rénier à Rennes. J'ai commencé ce travail par deux sessions de deux semaines, durant lesquelles j'ai mené des

entretiens avec des personnes hospitalisées. Au départ, j'allais à l'hôpital pour faire des recherches. Je ne pensais pas y faire mes images. Mais très vite, le désir des personnes que je rencontrais de contribuer à une forme de dé-stigmatisation des troubles psychiques à rencontrer le mien. Nous avons alors décidé de travailler ensemble.

> Comment les corpus qui composent ce projet ont-ils vu le jour ?

Très vite, une décision majeure a été prise : faire des portraits non anonymes pour nuancer et complexifier les représentations que l'on a sur la santé mentale. Cette orientation me tient à cœur car anonymiser les patients revient à dire : ils et elles ne sont pas montrables, ils et elles ont honte de leur maladie. Je trouve toutefois très intéressant de questionner l'invisibilité de la maladie en rendant anonyme les patients comme l'a fait Jean-Robert Dantou dans l'un des corpus de son travail (une série de portraits qui mélange patients et soignants, sans que l'on sache qui est qui). J'ai cependant fait un autre choix. Assez rapidement, je me suis intéressée à des éléments de nature qui pouvaient symboliser la maladie sous un angle scientifique. Un tronc devenait cerveau. Les branches des arbres me faisaient penser aux ramifications du cerveau, à la construction des idées. Les nuages représentaient l'expérience traumatique qui enclenche la maladie. J'ai d'emblée choisi de mettre en regard mes portraits avec ces détails.

Les portraits et les détails cohabitent avec quelques paysages. Ces éléments du corpus principal se nomment respectivement : *Intériorité - Ombre - Extériorité*.

Enfin, un dernier corpus est né (*Lumière*) à partir de mon obsession pour les lampadaires situées dans le parc de l'hôpital. Là encore, je tissais un lien avec le cerveau, complexe et mystérieux, qui parfois déraile. J'ai ainsi produit une série de douze images qui sont associées à des témoignages sur l'expérience psychiatrique. L'exposition et le livre permettent, chacun à leur façon, un dialogue entre ces différents corpus.

> D'où vient ce titre ?

Comme une branche de laquelle un oiseau s'est envolé est tout simplement la traduction de l'anxiété chez les africains qui parlent lingala. Je dois cette traduction à Norman Sartorius, l'ancien responsable de la division Santé mentale de l'OMS. Dans un article du journal suisse Le Temps intitulé « Tour du monde de la folie », il explique comment les représentations de la santé mentale sont diverses et ancrées dans leur culture. Il explique aussi comment les noms des maladies elles-mêmes influencent la perception de ces dernières. Par exemple, au Japon, le nouveau nom de la schizophrénie peut se traduire par « désordre de la coordination de la pensée », alors que la précédente traduction était proche de « cerveau

cassé ». C'est un mouvement issu des associations de malades, de leurs proches et de médecins qui a fait changer le nom de la maladie.

> Vous accompagnez votre travail photographique de journaux. Pourquoi ?

J'ai commencé à écrire des journaux il y a dix ans. J'écris lorsque je vis des expériences atypiques dans lesquelles je m'engage à la fois par curiosité et mais aussi pour me débarrasser de préjugés qui m'encombrent. L'idée est simple : si ces expériences bousculent mes propres préjugés, peut-être que les partager peut, à minima, mettre en question les représentations de mes lecteurs.

> Vous considérez ce travail comme un work in progress. Comment voyez-vous la suite ?

Durant la résidence, j'ai mis de côté plusieurs pistes de recherche, notamment un travail sur le corps. Cela me tient toujours à cœur de travailler dans cette direction, premièrement car les troubles psychiques s'incarnent souvent dans le corps, deuxièmement, car c'est souvent les traumatismes que le corps a subis qui donnent vie aux troubles psychiques. Plus généralement, je veux poursuivre ce travail car cette thématique me passionne et que je souhaite continuer de travailler avec les usagers et les soignants de la psychiatrie.

5 - Vues d'exposition



L'exposition est composée de :

- 14 tirages 56x70 contrecollés pvc et encadrés
- 3 tirages 56 x 45 contrecollés pvc et encadrés
- 3 tirages 45 x 36 contrecollés pvc et encadrés
- 4 tirages 40 x 32 contrecollés pvc et encadrés
- 3 tirages contre-collés sur dibond sans encadrement (formats variables)
- 4 dos bleu (impression à prévoir - grands formats variables)
- 12 tirages 34x24 cm encadrés (corpus Lumière indépendant)



6 - L'édition

Comme une branche de laquelle un oiseau s'est envolé
Un ouvrage paru aux éditions Sur la crête en juin 2023.
200 exemplaires.



la-bas, je travaille dans le domaine de l'addiction avec des personnes qui cherchent à se reconstruire ou qui ont des problèmes de santé mentale. Elles travaillent avec des professionnels de santé, des psychologues, des psychiatres, des infirmiers, des travailleurs sociaux, etc. Elles ont des parcours de formation de différents niveaux et de différents domaines. Elles ont des expériences de vie qui leur ont permis de développer des compétences et des savoirs qui leur sont utiles dans leur travail.

Je me souviens dans la description que vous avez faite de l'établissement. Cette description, je me dis qu'il faudrait la mettre dans les mains de toutes les personnes qui vivent en tant que moi, avec un trouble psychiatrique. Tout d'abord, y est, il faudrait aussi la mettre dans les mains de leurs proches, de leurs collègues, et puis finalement, pourquoi pas la diffuser à grande échelle dans toute la société. Je vous rappelle que 30% d'entre nous sont concernés. Et si l'on compte nos proches, ça fait combien ?

Mais revenons au Cofor, structure dont, vous l'aurez peut-être compris, j'ai découvert l'existence grâce à Sarah et ses collègues enseignants français. Au Cofor, ce n'est pas l'un ou l'autre des acteurs ou bénévoles qui appelle les autres. C'est et elles mêmes qui ont suivi le parcours de formation de l'établissement et sont membres de l'association. Chaque et chacune accède au savoir à un moment de son parcours qui valide la poursuite de formation. Une formation pour apprendre à se recueillir, à écouter son corps.

Lorsque j'ai assisté à cette réunion hebdomadaire ouverte nommée "Focus group", j'ai retrouvé l'approche et la philosophie de l'éducation populaire, celle-là même que vous mobilisez au sein de l'"œil parlant" (association basée à Nantes), en créant des espaces où les personnes peuvent remettre du sens sur des expériences de vie complexes ou parfois insignifiantes, des espaces où leur voix compte plus que les autres, où elles reprennent des forces et retrouvent de la dignité. C'est ce que j'ai observé de jour-là au Cofor.

Lors de sa première lettre, je vous avais parlé du CFC. Le café de l'hôpital. Mon coup de cœur. Et la légèreté et la joie y sont toujours au premier-plan. C'est la personnalité des soignants. Et, elles ont ces derniers temps un goût amer. Des membres de l'équipe sont en arrêt depuis un moment. Par ailleurs, les traitements sont défectueux à l'échelle de l'hôpital car la psychiatrie s'effrite pas à pas. Les plus soignées se font de leur mieux mais le voit bien qu'il y a des choses à régler...

De mon côté, j'espère à grande échelle que la fin de ce séminaire, en tant que déjà militante de ces quelques mois passés avec vous dans des patientes de l'hôpital.

À bientôt.

(1) <https://www.cofor.fr/>
(2) <https://www.cofor.fr/>
(3) Ce livre a été écrit en temps restant d'été, de novembre, à Noël et de janvier au début de l'année. Les participants au séminaire ont écrit avec leur personnel qui souhaitent partager le livre.
(4) <https://www.cofor.fr/>







Née le 18/06/1979

Vit à Nantes

adeline.praud@gmail.com

+33 (0)6.77.77.10.70

www.adelinepraud.com

www.loeilparlant.fr

7 - Éléments biographiques

Adeline Praud est née en 1979 à Nantes. Elle travaille en France et à l'étranger. Après quelques années à l'École des Beaux-Arts de Nantes, elle fait le choix de mettre sa pratique artistique de côté, pour mieux y revenir plus tard. Entre-temps, elle reprend ses études en sociologie et travaille dans le secteur culturel. À partir de 2011, la photographie reprend une place centrale dans sa vie.

De 2014 à 2017, elle est membre du collectif bellavieza. Fin 2016, elle part vivre aux États-Unis pour six mois, avec l'intuition qu'un projet l'y attend. Ce projet s'intitule aujourd'hui *A place I can call home*. Elle le développe depuis 2019 dans le Vermont, Nouvelle-Angleterre. La-bas, elle travaille aux côtés de personnes dépendantes aux opiacés (opioïdes et héroïne), en parcours de rétablissement.

En mai 2023 est sorti son premier livre. Il s'intitule *Comme une branche de laquelle un oiseau s'est envolé*. Ce travail est le résultat d'une résidence de création qu'elle a eu la chance de mener au sein du centre hospitalier psychiatrique de la Ville de Rennes.

Adeline Praud s'intéresse de près aux questions de santé mentale, au féminisme et aux enjeux liés aux rapports de domination. Enfin, désireuse de mobiliser la photographie dans le champ de l'action sociale, elle initie en 2018, la création de l'association L'œil parlant, dans le but de mettre en œuvre des projets photographiques d'intervention sociale, à destination de publics fragilisés dans une démarche participative d'empouvoirement.

8 - Partenaires

Travail réalisé dans le cadre d'une résidence de création portée par Le Carré d'Art, Chartres de Bretagne (35)

- . Ville de Chartres de Bretagne
- . Département d'Ille et vilaine
- . Région Bretagne
- . Ministère de la Culture
- . Réseau DIAGONAL
- . Éditions Sur la crête

9 - Prolongements bibliographiques

À la folie de Joy Sorman
Flammarion, 2021

Pop et Psy de Jean-Victor Blanc,
Plon, 2019

Les murs ne parlent pas
de Jean-Robert Dantou
Kehrer, 2015

Histoire de la folie à l'âge classique
de Michel Foucault, Gallimard,
1972

Se rétablir de Lisa Mandel
Exemplaire Editions 2022

La différence invisible
de Julie Dachez,
Delcourt, 2016

Le syndrome de l'imposteur
de Claire Le Men
La découverte, 2019



« Si j'étais simplement curieuse, il me serait très difficile de dire à quelqu'un : « J'ai envie de venir chez vous, et de vous faire parler, de vous faire raconter l'histoire de votre vie. » Je veux dire que les gens vont me répondre : « Vous êtes cinglée. » De plus, ils vont être bigrement sur leurs gardes. Mais l'appareil photo est une sorte de passe-partout (...). Chez beaucoup de gens, il y a une envie qu'on leur accorde une certaine attention et c'est le genre d'attention qu'il est raisonnable de leur offrir. »

Diane Arbus

Exposition indisponible entre le 9 septembre et le 17 octobre 2024.
Ce travail sera exposé, à ce moment-là, par la galerie Le rayon vert à Nantes.
Merci.

